

Chapitre 1

L'arrivée

Le moutonnement vert foncé des oliviers qui s'étendent à l'infini, annonce la plaine du Sahel. La route, sans virages, se faufile à travers des plantations centenaires. Le ciel, d'un bleu sans nuage, un ciel de carte postale, confère au paysage une clarté à nulle autre pareille. Parfois, la silhouette d'un dromadaire tirant une antique charrue, se dessine entre deux rangées d'arbres en donnant vie à cette campagne calme, au silence troublé, à intervalles réguliers, par le braiement d'un âne qui réclame à boire sous un abri de branches de palmiers. La chaleur écrasante retient les habitants chez eux. Pourtant, bientôt, des maisons blanches aux volets bleus ; la route traverse une ville qui semble plutôt un gros bourg, voilà Ksar Hellal. Son nom évoque une forteresse au sommet d'une colline d'où on accéderait par un chemin escarpé, cependant, aucune trace de fortifications pour rappeler les kraks des chevaliers semés sur la route des Croisés. Les premières habitations propulsent le visiteur dans un décor biblique où évoluent avec légèreté des femmes, voilées de blanc, portant une cruche sur la tête. La foule encombre l'artère principale en tâchant d'éviter les rares automobiles et les ânes tirant une charrette conduite par un homme coiffé d'une chéchia, vêtu d'un burnous de couleur foncé, pieds, chaussés de babouches, touchant presque le sol. Les femmes, énigmatiques, dont on ne voit que les yeux bordés de khôl, circulent sur le bas-côté, leur cabas en alfa déjà rempli de légumes divers. L'agitation est à son comble le samedi. À la terrasse des cafés, les hommes sirotent

leur thé sirupeux en jouant aux cartes, des cartes qui collent aux doigts des joueurs à force d'être jetées sur une table mal essuyée.

Dominant les maisons au toit en terrasse, sans étage, une grande bâtisse aux murs blancs se profile sur le fond azuré ; le lycée apparaît, dressé sur un léger monticule. Un chemin pierreux, qui ne ménage guère les amortisseurs des voitures, bordé, de part et d'autre d'une haie de cactus ou plutôt de figuiers de barbarie, mène jusqu'au portail en fer forgé entrouvert. L'entrebâillement permet de découvrir la vaste cour, déserte pour l'instant, entourée de salles nombreuses au rez-de-chaussée et au premier étage. L'établissement, qui sent le neuf, d'une capacité d'accueil d'au moins trois mille élèves, prépare la rentrée. Les travaux semblent terminés même si un tas de sable et des parpaings subsistent dans la cour où quelques ouvriers s'affairent.

En ce premier samedi d'octobre, Monsieur Ahmed Bouguira, le nouveau directeur, prend possession de son poste. La quarantaine passée, un mètre soixante-dix, dos légèrement voûté, cheveux châtain déjà clairsemés sur le front, yeux marron, l'air avenant, il entre dans le bureau et s'assoit sur son fauteuil en regardant autour de lui. Il inaugure sa fonction de direction. Originaire de la Goulette près de Tunis où il enseignait, la promotion à cette responsabilité l'éloigne de la capitale en le projetant dans cette partie du Sahel qu'il ignore. Son épouse et son fils Louis ont pris possession de l'appartement au premier étage.

Tandis que le directeur songe à la lourde tâche qui l'attend, on frappe à la porte vitrée du bureau derrière laquelle se profilent deux têtes.

– Entrez, dit-il au couple qui s'avance avec une fillette.

– Bonjour, nous sommes M. et Mme Robin professeurs nommés en poste à ce lycée et voilà notre fille Patricia. Nous aimerions avoir quelques renseignements avant la rentrée.

Environ quarante-cinq ans, Jean Robin, de taille supérieure à la moyenne, cheveux bruns et lisses dont une mèche recouvre en partie le front, peau mate, lèvres charnues sensuelles, se cache

derrière des lunettes de soleil qui lui dévorent le visage. Il porte un ensemble vestimentaire correct pour se présenter au Directeur : veste, chemise, cravate. Jocelyne, blonde aux cheveux longs, yeux bleus ou parfois verts, visage ovale, nez droit, lèvres minces, taille élancée, élégante dans sa robe aux reflets mordorés le suit. Patricia la fillette aux yeux malicieux, ressemble plus à son père, mais elle a les yeux de sa mère.

– Bienvenue au lycée ! Sachez que je suis aussi nouveau que vous. Quelle belle petite fille ! dit-il en regardant Patricia. Veux-tu jouer avec mon fils Louis, dans la cour ?

Le Directeur sort et appelle : Louis !

Aussitôt, un petit garçon brun à l'air enjoué, du même âge que Patricia, arrive en courant et la prend par la main sans façon. Elle interroge sa mère du regard :

– Oui, tu peux jouer un moment avec lui, dit Jocelyne.

Jean demande :

– Y a-t-il un hôtel à Ksar Hellal ou dans les environs car nous ne savons pas où passer la nuit ? Nous avons débarqué ce matin à Tunis et nous nous sommes rendus ici immédiatement.

– Je n'en sais pas plus que vous sur les moyens d'hébergement offerts par cette ville, si vous voulez, je vais me renseigner auprès du chef de chantier qui conduit les travaux. Auparavant voulez-vous des rafraîchissements ?

– Volontiers, avec cette chaleur.

Le directeur frappe dans ses mains et aussitôt un chaouch, en pantalon ample, petit gilet, coiffé d'une chéchia, apparaît sur le pas de la porte.

Le directeur lui donne, sèchement, des ordres en arabe. Quelques minutes plus tard, il revient portant un plateau avec une carafe d'eau, du sirop de menthe, du sirop d'orgeat et quelques glaçons.

Après qu'ils se soient désaltérés, le Directeur les invite à sortir.

Il s'adresse en arabe à l'homme qui paraît être le chef des ouvriers. Celui-ci répond en français en s'avançant vers les nouveaux arrivants :

– Si vous le désirez, je vais vous conduire chez mon cousin, je prends le repas de midi chez lui, il trouvera certainement une solution à votre problème.

– Entendu, nous vous suivons, dit Jean soulagé.

– À lundi, pour recevoir vos emplois du temps, lance le Directeur.

Mais Patricia demeure introuvable :

– Patricia ! Nous partons !

Elle surgit d'une salle de classe voisine, essoufflée.

– À plus ! dit-elle à Louis.

– Vous avez l'air de bien vous entendre tous les deux, dit M. Bouguira, tu viendras jouer autant que tu le désires avec Louis.

Ils montent dans la Taunus blanche pour suivre la camionnette de M. Toumi. Après être redescendus dans l'agglomération, ils empruntent une rue transversale, non goudronnée aux ornières profondes, jonchée de débris et parviennent dans un quartier populaire. Ils stoppent devant une maison. Les habitants du voisinage alertés par un bruit de moteur, accourent afin d'apercevoir les Français. Les femmes à l'arrière et les enfants au premier plan encerclent le véhicule. Les plus curieux écrasent leur nez sur les vitres en faisant des grimaces à Patricia pas très rassurée.

– Rentrez vite, leur dit M. Toumi en refermant rapidement la porte derrière eux.

Des murs assez hauts isolent les occupants de leurs voisins et des regards indiscrets. Jocelyne aperçoit, à travers les fentes de la

porte, des yeux brillants de curiosité qui attendront, patiemment dans la rue, jusqu'à ce qu'ils sortent.

Encore éblouis par le soleil, l'intérieur de la maison paraît sombre et ils ont de la peine à s'habituer à la pénombre. Ils sont confus de s'introduire ainsi chez des inconnus, cependant l'accueil réservé par les hôtes les met à l'aise, sourires et mots gentils ne sont pas feints pourtant, personne ne les attendait. Les enfants se bousculent pour mieux voir Patricia intimidée qui se serre contre sa mère. Ils chuchotent et rient dans leur coin.

Bien qu'ils soient arrivés à l'improviste, les voilà reçus comme des princes par la famille composée d'une douzaine de personnes qui leur font place pour le repas autour d'une table recouverte d'une toile cirée à fleurs jaunes. Devant eux passe une bassine énorme en fer émaillé, contenant une montagne de couscous accompagné de morceaux de poisson charnu, appétissants. La maîtresse de maison, aux cheveux noirs cachés sous un foulard, les impressionne par les dessins au henné sur son front et ses mains. Elle rit en montrant des dents noires, déchaussées et sert à la louche une assiettée de semoule à chacun accompagnée d'un assortiment de légumes, carottes, navets, courgettes, tomates, oignons. Elle ne s'assoit pas à table avec eux et mange à la cuisine. Ce premier couscous, bien épicé, leur arrache des larmes. Ils toussent en cherchant désespérément un verre d'eau. Les Tunisiens rient :

– C'est la harissa ! Vous en prendrez l'habitude, nous ici on aime bien le piment. Surtout ne buvez pas d'eau, cela vous piquerait plus encore, prenez une cuillerée d'huile d'olive pour adoucir votre palais.

Pour ne pas les contrarier, Jocelyne se force à ingurgiter des œufs de poisson, mets de choix réservés aux invités d'honneur. Malgré la faveur qui lui est faite chaque bouchée passe difficilement.

Jean, qui s'essuie les yeux derrière ses lunettes, n'a pas résisté à mordre dans un petit piment qu'il juge inoffensif. Erreur ! Il est

tombé sur le plus fort, il tousse et boit. Les autres l'encouragent, il sent que l'ingurgitation de ce piment est le test passé brillamment qui le fait adopter par la famille tunisienne. À présent, il est des leurs.

Le repas terminé, Yaya Toumi aborde le délicat sujet de l'hébergement des coopérants. Il parle en arabe à son cousin et traduit :

– Voilà, mon cousin possède une villa terminée depuis peu, il n'y a pas encore d'électricité mais l'eau coule aux robinets. Si vous voulez y passer la nuit et les suivantes jusqu'à ce que vous trouviez mieux, il accepte de vous la prêter.

Jean, surpris de cette marque de générosité, éprouve un certain soulagement, il ne pensait pas que le problème de l'hébergement serait solutionné aussi rapidement.

– Allons la voir, dit Jocelyne heureuse d'avoir un toit pour dormir.

Dans la rue, les enfants tunisiens ont attendu leur sortie comme des fans massés devant l'hôtel des vedettes. Ils ne passent pas inaperçus, ici, et sont ovationnés. Dans leur petit village de France, personne ne faisait attention à eux.

Ils arrivent dans un quartier résidentiel neuf où les rues ne sont pas encore bitumées. Le propriétaire les précède dans la cour, entourée d'un mur très haut qui l'isole complètement, puis grimpe quatre marches qui mènent à la terrasse. C'est une villa aux murs de pierres brutes pas encore crépis. Quand il ouvre la porte d'entrée au fer forgé ouvragé, Jean et Jocelyne sont déjà conquis. Un vaste hall, aux murs carrelés jusqu'à mi-hauteur de carreaux bleus, donne à droite sur un grand salon. Sur la gauche, ils découvrent trois chambres, une cuisine immense pourvue de placards et plans de travail. La salle de bain, avec douche, baignoire et un chauffe-eau à gaz, les impressionne. L'appartement de fonction qu'ils ont quitté en France ne leur offrait pas ce luxe, un logis vétuste, poussiéreux, sans aucune commodité, sans salle

d'eau... et ils étaient en France ! Cette villa sans finition est un palais en comparaison de leur ancien logement. Ils ignoraient qu'en franchissant la Méditerranée ils accéderaient à tant confort, ils s'étaient plutôt attendus au pire.

Le propriétaire leur donne la clef :

– Demeurez là autant que vous le désirez. Lundi, l'électricité fonctionnera.

Puis il les quitte sans rien exiger en retour, tandis que Jean et Jocelyne se confondent en remerciements.

– Vous pouvez-vous installer, dit M. Toumi, si vous avez besoin d'un coup de main profitez-en.

– Volontiers, dit Jean.

Le coffre de la Taunus se vide de son contenu : lits de camp, matelas pneumatiques, gaz de camping etc. Jean et Jocelyne sont des adeptes du camping depuis toujours. Leur tente igloo leur a permis de visiter à peu de frais tous les pays d'Europe et du Moyen Orient : Suisse, Autriche, Italie, Yougoslavie, Grèce, Turquie, Syrie, Liban, Bulgarie, Tchécoslovaquie, Allemagne, Luxembourg, Belgique, Norvège, Suède, Finlande, URSS, Danemark, Angleterre, Espagne, Portugal. Ces enseignants ont bien employé leurs grandes vacances ! Ils sont en Tunisie, afin de poursuivre leur périple dans les pays du Maghreb en travaillant, une manière de joindre l'utile à l'agréable.

Les matelas pneumatiques gonflés, le campement s'établit dans la pièce principale tandis que Patricia s'amuse de cette situation peu banale qui consiste à camper dans une habitation.

– Tu vois, nous avons eu l'excellente idée d'amener le matériel de camping, dit Jocelyne à son époux, au moins il va nous servir.

Mais, Monsieur Toumi, doit rentrer à Sousse :

– Si vous avez besoin de quoi que ce soit, voilà mon adresse sur ce bout de papier. Pour commencer je vous invite demain au repas de midi et vous présenterai ma famille.

Jean et Jocelyne émus de tant de sollicitude le remercient en disant :

– À demain.

Vers 16 heures, après un passage dans la baignoire ou sous la douche, ils sont pressés d’explorer la ville pour acheter provisions et boissons.

La chaleur, qui contraste avec la fraîcheur de l’intérieur ne les indispose pas. Ils trouvent facilement le quartier commercial, une place carrée entourée de boutiques. Les montagnes de fruits les tentent, ils n’ont jamais vu d’étalages aussi colorés de mandarines, d’oranges, de dattes et de légumes à profusion disposés en savantes pyramides. Les couleurs en harmonie inspireraient l’artiste qui aurait su les mettre en valeur sur la toile. Les bouchers découpent, avec force han ! Han ! des quartiers de viande disputée aux mouches qui s’abattent en masse sur la chair fraîche. La peau de l’animal, tendue au-dessus de l’étal, indique s’il s’agit de chèvre, de mouton ou de bœuf. Plus loin, les poissonniers exposent des bonites, de la famille des thons, mais de chair plus savoureuse, pêchées du matin. L’épicier vend des produits divers et même des casseroles. À cette heure la place du marché se vide peu à peu.

Ils comparent les prix, convertissent en francs, heureux de constater qu’ils ne se priveront pas de ces denrées peu chères.

Après quelques emplettes, dattes, oranges, eau minérale etc. ils sortent de la ville en prenant la direction du sud, avides de découvrir de nouveaux paysages.

Les chapelets de piments rouges qui sèchent au soleil sur les terrasses et les murs blancs des dernières maisons, rappellent les guirlandes de Noël et accentuent le pittoresque du décor où ils se trouvent totalement dépayés. À perte de vue s’étendent des

champs de terre sèche, jaunâtre, bordés de haies de cactus. Ils rencontrent enfin les premiers dromadaires. La voiture stoppe, l'appareil photo sort de son étui et Jocelyne immortalise Jean en costume cravate, très digne devant l'un d'eux. Il se risque même à passer sa main sur le cou de la bête qui le regarde avec étonnement comme si elle n'avait jamais reçu de caresse auparavant. Au tour de Patricia, curieuse de voir de près l'animal des régions désertiques dont elle n'a qu'une connaissance livresque.

Des femmes, complètement cachées sous un voile brun rougâtre, portant une robe longue de même couleur, la peau couverte de dessins au henné, les observent avec curiosité mais sans animosité puisqu'elles leur sourient. Elles parlent à voix haute, s'esclaffent et tapent dans leurs mains après quelques mots de salutations. Enhardies, elles s'approchent des étrangers qui s'intéressent à de vulgaires animaux de trait et font des commentaires. Leur air sympathique donne confiance aux nouveaux arrivants qui leur sourient en faisant le signe « bonjour » de la main.

À Tunis, à part quelques exceptions, les habitants étaient vêtus à l'européenne. À la campagne les costumes traditionnels sont encore en vigueur et diffèrent selon les régions. Jocelyne fait remarquer à Jean :

– Avec la mondialisation, ce processus qui consiste à faire des échanges internationaux, les peuples perdent peu à peu leur identité vestimentaire. Tous les Terriens porteront bientôt des tenues identiques dans quelques années T-shirt et pantalon. Dommage, les vêtements régionaux étaient si pittoresques !

– Idem chez nous, rétorque Jean, voit-on des Alsaciennes ou des Bretonnes porter leur coiffe en allant à Strasbourg ou à Perros Guirec ?

– Tu as raison, nous ne verrons peut-être plus de femmes vêtues pareillement, profitons de la chance qui s'offre à nous.

La saison touristique à présent terminée, les Tunisiens savent que ces étrangers sont des coopérants, les professeurs de leurs enfants. Les mendiants ne les sollicitent pas, ils ne sont pas pour-

suivis par les vendeurs, ils jouissent d'un régime de faveur et de la considération de la population.

Enchantés par cette sortie, ils consacrent la fin de la journée au repos. Le repas frugal, vite préparé se compose d'oranges, de mandarines, de dattes à volonté.

Dans une forte odeur de plâtre frais, ils repassent en esprit les événements de la journée : le lycée, l'accueil chaleureux des Tunisiens qui leur ont procuré l'opportunité de coucher sous un toit, les dromadaires etc. Puis chacun dans son coin sombre dans le sommeil, car depuis le moment où ils ont débarqué à Tunis, ils n'ont pas eu une minute de repos. Jean s'endort, serein, sachant qu'un ange gardien veille sur eux. Jocelyne se dit qu'elle va se plaire dans ce merveilleux pays tandis que Patricia espère bien revoir Louis.